

Les bases d'un découpage régional de l'Amérique latine

Thierry HARTOG

Introduction

En s'opposant à la réalité anglo-saxonne et protestante de l'Amérique du Nord, la latinité de l'autre Amérique lui confère une incontestable unité, ibérique et catholique. Tout concourt néanmoins, en même temps, à la définir comme une terre de grande diversité : son étalement en latitude et l'extrême variété de ses milieux physiques, entre le haut et le bas, le chaud et le froid, l'humide et le sec ; les oppositions de ses référents culturels et l'importance de ses nombreux degrés de métissages, entre les origines européennes et africaines, indiennes et asiatiques, entre le plein et le vide, l'ancien et le récent ; la multiplicité de ses orientations économiques et l'éventail de ses choix politiques, entre la richesse et la pauvreté, la révolution et les traditions.

Face à cette pluralité, sur quelles trames fondamentales s'appuyer et quel ordre spatial révéler ? En quoi les gradients latitudinaux et longitudinaux fournissent-ils une grille de lecture et une armature de base à cet ensemble ? Parallèles et méridiens assurent-ils en se combinant toujours et partout un même carroyage régulier de l'espace, y compris en Amérique centrale et dans le Bassin caraïbe ? Cette simplicité apparente du découpage est-elle toujours opérante ? De quelle manière l'organisation par ces lignes a pu et peut-elle encore être remise en cause, relayée, voire occultée, par de simples points, nœuds le plus souvent largement favorisés par leur position littorale ou leur domination fonctionnelle sans partage ? Le choix de l'homogénéité par les paysages et les cultures historiques, les densités de population et les formes de mise en valeur apparaît d'emblée comme une incontournable toile de fond. Son épaisseur actuelle renvoie également au rôle majeur exercé par les villes, par effet de plus ou moins forte polarisation. À cette échelle d'analyse, la superficialité de ces choix ne peut résoudre le problème légitime de limites régionales précises et objectives ; il y oppose un simple souci d'efficacité démonstrative.

I – Une trame latitudinale

A – Un gradient bioclimatique classique

L'étalement sur plus de 8 000 km du nord au sud et sur près de 90° de latitude conduit naturellement à un large éventail de milieux où le chaud cède progressivement la place au froid et l'humide au sec. Ce cadre zonal fixe une première approche paysagère, plus ou moins bien mise à profit par les sociétés locales. Si l'isthme centro-américain n'obéit guère à cette logique, par contre quatre grands ensembles sud-américains se succèdent, même si de subtiles transitions apparaissent plus souvent que de nettes ruptures :

- Un monde forestier ombrophile et sempervirent, sans saison sèche ni gradient thermique marqué et où l'arbre doit s'adapter au degré de submersion de l'eau

(**igapo, varzea, terra firme**) et aux conditions édaphiques ; la forêt reste ici maîtresse de l'espace et l'utilisation du sol sélective et ponctuelle : chasse, pêche, cueillette, culture sur brûlis (**roça**), colonisation pionnière agricole ou minière quand s'opère un désenclavement routier.

- Un monde de savanes arborées ou arbustives (**campos cerrados**) ou nues (**campos limpos**) sur les sols médiocres et lessivés du bouclier brésilien, domaine de prédilection de l'élevage extensif, là où la saison sèche dépasse trois mois.
- Un domaine de transition subtropical, entre l'arbre et l'eau, avec des saisons thermiques tranchées, mais où les coups de froid potentiels (plus de 10 jours de gelée par an au sud de São Paulo) fixent déjà les limites des cultures de café ou d'agrumes.
- Un domaine tempéré, largement couvert par la prairie (**pampa**), l'élevage et la culture céréalière, prolongé par l'appendice patagonien, plus froid, plus sec et à la végétation plus steppique et discontinue.

B – Une base structurale

Elle est soulignée par les grandes masses de relief qui arment notamment la façade nord de l'Amérique du Sud et les îles des Grandes Antilles. Ces hautes cordillères (plus de 3 000 mètres en République Dominicaine, 5 000 au Venezuela) s'apparentent souvent à de vieux fiefs de paysanneries denses, depuis longtemps attachées aux cultures de café, canne à sucre, tabac ou cacao ; seul le bouclier guyanais vénézuélien fait figure d'exception : y domine en effet une exploitation minière (fer, bauxite, or), fruit d'une occupation récente et ponctuelle.

À ces barrières succèdent des dépressions plus ou moins larges, mais toujours plus sèches vu leur position d'abri ; Les cultures vivrières imposent alors le recours à l'irrigation (**Artibonite** en Haïti) ; les formations végétales herbacées (**llanos** du Venezuela) appellent le développement d'un élevage extensif ; parfois aussi, dans ces pièges à sédiments, la richesse en hydrocarbures a totalement transformé l'espace (lagune de **Maracaïbo**, bassin de l'**Orénoque**, golfe de **Paria**).

Ces mêmes césures latitudinales se retrouvent dans l'arc volcanique et discontinu des Petites Antilles : les coupures profondes mais étroites encadrant chaque île (canaux) y jouent un rôle de frontière perméable ; elles filtrent aussi les eaux atlantiques, mais n'y favorisent guère une pêche très active.

C – Une organisation spatiale zonale

Quand des gradients démographiques et économiques se sont superposés à ce cadre physique, l'organisation de l'espace s'impose alors selon un modèle parfaitement zonal. L'exemple original des Guyanes, seuls territoires continentaux non ibériques, est à cet égard révélateur. Se succèdent, en effet, le plus souvent :

- un liseré côtier bas, vide et fermé par une mangrove dense et abondamment envasée ;
- une plaine littorale à savanes hydromorphes, urbanisée sans continuité, mais regroupant près de 90 % de la population et concentrant les aménagements agricoles (riziculture après poldérisation, élevage) et les échanges ;
- un intérieur vide et isolé, montagneux et forestier, amérindien et protégé, à exploitation ponctuelle, récente et minière.

Le Venezuela voisin offre cette même disposition latitudinale, mais avec des bases différentes, car ici le cœur a été historiquement andin avant d'être littoral et caraïbe.

II – Les partitions méridiennes

A – De la maîtrise littorale à la diffusion intérieure

Tout oppose physiquement les littoraux pacifique et atlantique : la rectitude à l'arrondi ; la surrection brutale prolongée par des fosses sous-marines profondes à une inclinaison plus douce propice à l'écoulement des grandes vallées ; les eaux fraîches du courant de Humboldt (expliquant l'apparition de climats désertiques et d'oasis côtiers jusqu'aux latitudes subéquatoriales) aux eaux chaudes atlantiques, transgressant largement les tropiques.

Mais vus de la péninsule ibérique, ces différences s'estompent devant l'unicité de leur rôle historique d'interface (Costa) : côté terre, ces façades ont constitué les premiers points d'ancrage permettant d'assurer le monopole commercial, puis la conquête territoriale du Nouveau Monde par la domination des populations indiennes ; côté océan, elles ont servi d'indispensables relais portuaires périphériques à une économie extravertie, minière ou agricole, tournée vers le profit exclusif du centre ibérique. Ce même modèle avec d'autres colonisateurs se reproduisit à l'identique dans les Petites Antilles, en favorisant les côtes sous le vent. À partir de cet indispensable maillon littoral, s'organisa toute la logique du système colonial : fixer sur place une main d'œuvre servile locale ou étrangère pour affirmer sa position dominante, sauf sur les côtes d'Amérique centrale, malsaines et délaissées ; asseoir sa domination économique par le développement et la succession de cycles productifs (sucre, or, élevage, café) ; interioriser ses conquêtes en « repoussant les méridiens » et en les densifiant progressivement, sauf en Amérique hispanique et andine déjà fortement occupée. Cette cordillère a toujours constitué, en effet, un monde particulier.

B – L'empreinte andine de la Sierra

Plus ou moins large ou étroite, arquée, oblique ou rectiligne, mais toujours soumise aux risques sismiques et volcaniques, cette cordillère structure cet espace et lui donne une incontestable unité, y compris par l'armature routière de la Panaméricaine. Cette chaîne (**Sierra**) continue ou dédoublée (Mexique, Colombie, Bolivie), fortement minéralisée, piquetée d'édifices volcaniques puissants (Acongagua, 6 959 m) exerce un triple rôle de barrière : elle est d'abord altitudinale, l'Équateur et le Chili possédant chacun une dizaine de sommets à plus de 5 000 mètres ; elle est ensuite climatique en déterminant un grand décalage méridien des climats par rapport aux « normes » zonales ; elle est enfin agricole : les **tierras calientes**, jusqu'à 1 500 mètres portent les vergers, la canne à sucre, le cacao, la banane ; les **tierras templadas** le café, les cultures traditionnelles (maïs, orge, fèves, pomme de terre) et l'élevage ; les **tierras frias** au dessus de 3 000-3 500 mètres les prairies (**paramos** humides du Pérou, **puna** sèche de Bolivie). Plus l'altitude est élevée, plus la présence des communautés paysannes indiennes est marquée et plus les systèmes de culture demeurent traditionnels. De tout temps, cet étagement méridien a alimenté les échanges commerciaux entre zones de productions complémentaires, avant qu'ils ne soient historiquement réorientés par les grandes vallées intérieures vers une ponction minière exclusive au seul profit de la couronne d'Espagne. Cette chaîne a donc fourni à ces populations indiennes une identité territoriale et un cadre culturel majeur. À la différence des îles montagneuses délaissées, ici se sont édifiées de brillantes civilisations précolombiennes, des niveaux de technicité élevés, des relations sociales fortes et hiérarchisées et des constructions impériales étendues. Il n'est donc aucunement surprenant d'y retrouver encore les densités les plus fortes (**Occidente** guatémaltèque) et les dynamiques

productives les plus affirmées (**Valle** central costa-ricain), même si leurs piémonts s'y trouvent aujourd'hui largement associés.

C – Un piémont longtemps vacant et marginal

À l'est des Andes (Oriente), s'étendent des espaces largement ouverts aux influences atlantiques, aucun obstacle topographique ne venant limiter ces dernières, l'effet latitudinal y ajoutant toutes ses nuances. Néanmoins, faute de pente marquée (**Iquitos** n'est qu'à 65 m d'altitude à plus de 3 000 km de l'océan Atlantique) sur d'immenses surfaces (le **Pantanal** couvre 150 000 km², la **Pampa** 500 000 km²), l'écoulement des eaux de surface y est souvent ralenti et hésitant, offrant même potentiellement de bonnes conditions de navigabilité. L'occupation de l'espace y est cependant longtemps restée lâche et difficile, même dans le domaine herbacé de la pampa. Par contre, dès le désenclavement amorcé par des axes de transport terrestres et confirmé par l'apparition d'un réseau urbain embryonnaire, les relations économiques de ces piémonts se sont intensifiées avec les régions littorales dominantes. Ces bouts du monde marginalisés ont connu et connaissent encore une rapide mise en valeur spéculative : le partage de la terre en grands domaines s'accompagne souvent de mouvements pionniers spontanés (**Pampa** au XIX^e siècle, **Mato Grosso do Sul**, **Darien** et **Mosquitia**) ; les richesses du sous-sol (**Oriente** équatorien et péruvien) et un équipement industriel volontariste renforcent le dynamisme de ces dernières terres neuves.

III – L'organisation par les centres

A – Des commutateurs pour une économie extravertie

Si les empires précolombiens se sont bâtis sur des noyaux de fortes densité de populations rurales montagnardes, ils n'ignoraient pas cependant, loin de là, le fait urbain (**Tenochtitlan**, **Cuzco**), symbole de toute leur puissance. Mais, à l'évidence, la grande majorité des créations urbaines possèdent une origine coloniale. L'ordre espagnol y a imposé le géométrisme de ses lignes et la régularité de son carroyage (**Bogota**, **Lima**), quand la liberté portugaise s'est affichée sans rigueur ségrégative par comptoirs interposés (**Fortaleza**).

Ce modèle urbain a obéi à une logique de domination territoriale, administrative et religieuse (**Santiago**, **Buenos Aires**) ; mais il ne s'est conçu dans le même temps que par les fonctions qu'il a exercées au sein d'une économie extravertie : les villes ont été parfois minières (**San Luis Potosi**, **Ouro Preto**), mais surtout marchandes et portuaires (**La Havane**, **Carthagène**, **Vera Cruz**), rythmées par les rotations des flottes ibériques.

À l'échelle nationale aujourd'hui, cet avantage littoral est-il toujours la marque des grandes capitales ? Tous les pays sauf deux (Bolivie et Paraguay) possédant au moins une façade littorale, le choix de leur capitale et de leurs centres organisateurs concentrant plus de deux millions d'habitants et jusqu'à 50 % de la population urbaine nationale s'est-il toujours porté sur cette interface ?

B – Une centralité intérieure, la centralité au cœur

Historiquement, elle s'applique d'abord à des exemples montagnards andins et centre-américains. La force de la croissance urbaine de ces capitales n'a été limitée dans l'espace, ni par les contraintes originelles dues aux pentes, ni par les risques sismiques et volcaniques aux effets destructeurs (en 1985, le séisme de **Mexico** fit 50 000 morts et 500 000 sinistrés). Ces implantations n'en sont pas pour autant paradoxales, car elles se justifiaient d'un double point de vue climatique et historique : l'altitude (plus de 2 500 mètres à **Bogota** et **Quito**) y offrait un climat plus frais et plus sain ; la reconstruction sur les ruines mêmes d'empires déchus parachevait la domination hispanique (**Mexico, Bogota**), à côté des créations d'ordre administratif et religieux.

En dehors de **Quito**, elles occupent toutes aujourd'hui une place primatale dans leur hiérarchie urbaine. Mais leur taille, la palette plus ou moins complète de leurs fonctions et l'étendue de leur aire d'influence les différencient aisément : le commandement exercé par les petites capitales centre-américaines n'a rien de commun, ni avec la primatie de **Bogota** face à **Medellin** et **Cali**, ni avec l'hypertrophie de la région urbaine de **Mexico** et de ses centres relais industriels (**Monterrey**) ou de services (**Guadalajara**).

Aujourd'hui, cette intériorisation de la centralité s'applique aussi aux villes des fronts pionniers, dont le Brésil est assurément l'exemple le plus démonstratif. Le choix politique volontariste de **Brasilia** l'exprime déjà avec fierté ; à une toute autre échelle, les relais amazoniens, nouveaux carrefours routiers sans grande épaisseur économique, prolongent aussi ce mouvement vers le nord, en relayant l'influence sudiste (**Maraba, Itaituba**).

C – Une centralité littorale

Elle concerne toutes les autres capitales politiques et économiques, y compris celles des Antilles. L'incorporation de cet espace latino-américain à une économie extravertie puis au système mondial des échanges (le camino real, puis le canal à **Panama**) a précocement favorisé ces synapses. À partir du XIX^e siècle, la fièvre des spéculations agro-exportatrices (café, céréales, élevage), puis les vagues d'industrialisation ont imposé à la fonction portuaire l'adjonction d'une fonction organisatrice, notamment par le développement des axes routiers et ferroviaires : les fonctions urbaines s'étoffent, la main d'œuvre afflue, les aires d'influence s'étendent, les germes de métropoles sont en place (**Buenos Aires, São Paulo**). La dissociation originelle entre la ville et le port (**Caracas/La Guaira, Santiago/Valparaiso**) a été souvent submergée par la force de l'urbanisation (**Lima/Callao, São Paulo/Santos**). Ces métropoles, il va s'en dire, déclinent tous les niveaux de pouvoirs et tous les superlatifs de fonctionnalité, en drainant à leur profit une grande partie de la richesse nationale.

D'autres centres par contre, trop monofonctionnels (**Porto Alegre**) ou trop éloignés des centres décisionnels (de **Belém** à **Salvador**) n'ont pu accéder au rang de métropoles.

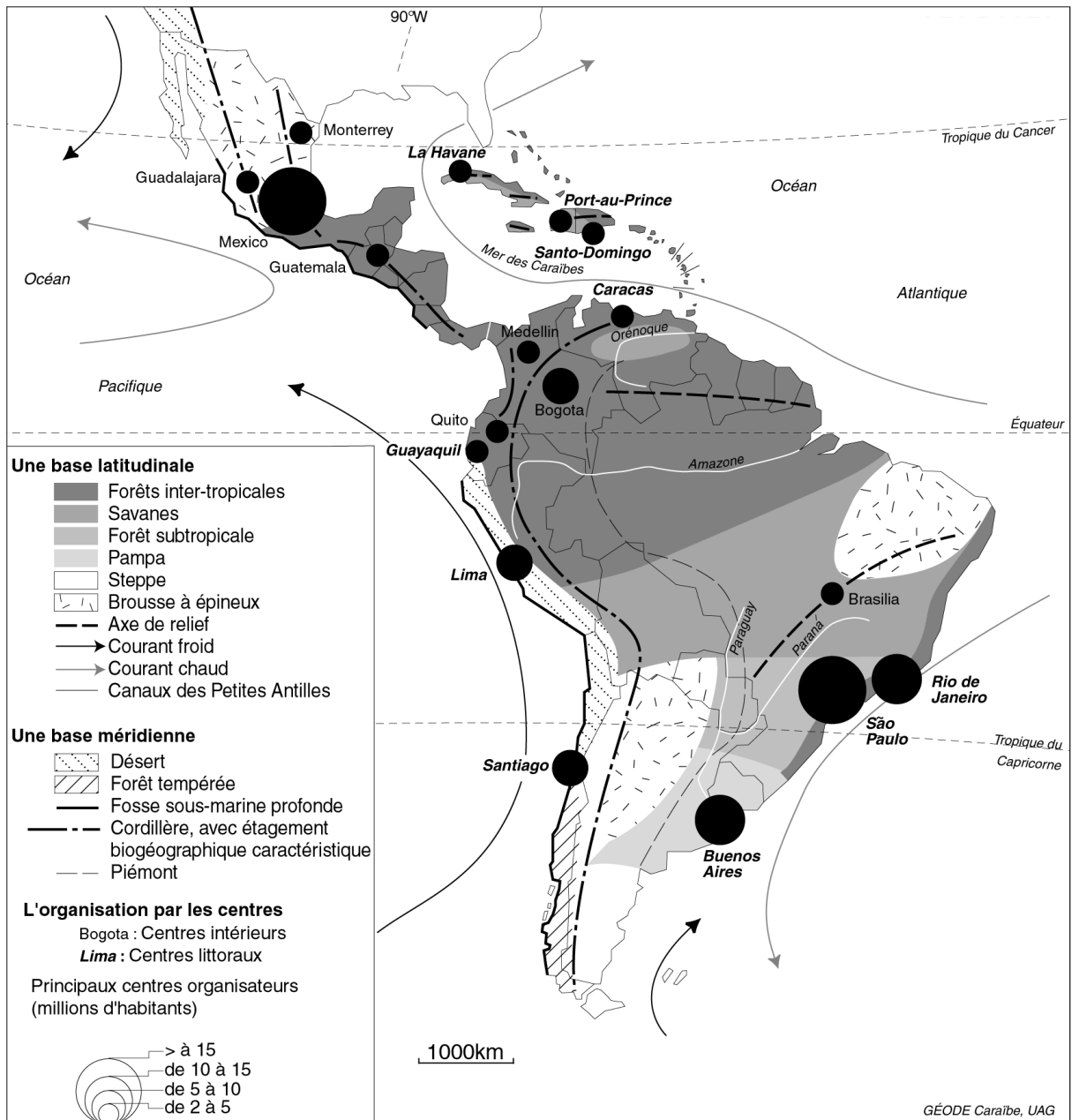
Conclusion

À la simplicité (superficialité ?) de ces lectures spatiales à bases linéaires et ponctuelles, répond une très grande diversité régionale et typologique, toutes les combinaisons s'avérant opératoires. En leur sein, la prévalence des ancrages urbains dans l'organisation spatiale domine néanmoins incontestablement. Ils condensent, en effet, dans l'unité du lieu, le temps et l'espace, le riche et le pauvre, le social et le culturel, l'économique et le politique.

Mais au-delà de ce kaléidoscope régional, la structuration de cet espace ne doit-elle pas être appréhendée comme une immense périphérie à plusieurs niveaux d'intégration, par rapport au centre états-unien qui assurerait sa domination par la création de la ZLEA ?

Références bibliographiques

- BATAILLON C., DELER J.-P., THÉRY H., 1991 : *Amérique latine*, Belin/Reclus, Paris, 480 p.
- BÉGOT M., BULÉON P., ROTH P., 2001 : *Émergences caraïbes*, AREC/L'Harmattan, Fort-de-France/Paris, 79 p.
- FULANO DETHAL A., 1988 : « Amérique du Sud, structures comparées », *Mappemonde*, 4, p. 46-48.
- MUSSET A., 1998 : *L'Amérique centrale et les Antilles, une approche géographique*, Colin, Paris, 182 p.
- MUSSET A., SANTISO J., THÉRY H., VELUT S., 1999 : *Les puissances émergentes d'Amérique latine*, Colin, Paris, 207 p.



Les bases d'un découpage régional de l'Amérique latine

Le phénomène El Niño et l'agriculture sud-américaine

Sandra ROME

Introduction

Les risques climatiques constituent une menace potentielle entraînant des conséquences importantes pour les sociétés sud-américaines, notamment des pertes en vies humaines et des déplacements de population, mais aussi des diminutions de la production alimentaire, certes ponctuelles dans le temps et dans l'espace, avec toutefois des conséquences catastrophiques pour les économies locales. Certains aléas marquent les esprits par leur violence comme l'épisode El Niño de 1982-83 ou celui, plus récent, de 1997-98. Le phénomène El Niño peut être défini comme une anomalie à la fois océanique et atmosphérique, caractérisée par des modifications d'une part, des courants et des champs thermiques océaniques et, d'autre part, de la circulation atmosphérique intertropicale. Aussi, la problématique sous-tendue par « le phénomène El Niño ET l'agriculture sud-américaine » invite-t-elle à s'intéresser aux liens qui existent entre *El Niño* et les rendements agricoles dans les 13 pays d'Amérique du Sud. Il s'agit donc de comprendre la phénoménologie de El Niño, d'en identifier les différentes phases, avant de spatialiser les répercussions les plus dommageables pour l'agriculture en Amérique du Sud, sous-continent directement affecté par cet aléa océano-atmosphérique. L'analyse préalable du fonctionnement du phénomène El Niño, permet en particulier, de connaître les répercussions sur les précipitations sud-américaines, facteur agronomique qui est un assez bon indicateur des fluctuations agricoles.

I – Le phénomène El Niño : un aléa climatique de grande ampleur

A – Un fait ancien, connu des marins péruviens, qui modifie les pêcheries

En temps normal, les eaux côtières du Pérou et de l'Équateur sont fraîches pour la latitude équatoriale, 22-24 °C contre 26 °C dans le centre du Pacifique, en raison du courant marin froid de Humboldt (courant de dérive sud) accompagné d'un *upwelling*¹ côtier qui accentue le refroidissement des eaux côtières puisque ces eaux profondes ont une température d'environ 18-20 °C. Ces eaux froides sont surmontées par une cellule de hautes pressions, associée à la branche atmosphérique subsidente de la *circulation cellulaire de Walker*² ; celle-ci explique les conditions anticycloniques entre l'île de Pâques et les côtes du sud de l'Équateur et du Pérou, créant un différentiel de pression entre l'ouest (dépression) et l'est (anticyclone) du Pacifique. Le flux d'alizé d'est chasse

-
1. Upwelling : remontée d'eau froide profonde provenant du bassin océanique.
 2. La circulation de Walker : du nom du physicien anglais qui mit en évidence, dans les années 1920, l'organisation de cellules atmosphériques intertropicales, composées d'une branche ascendante (convective) continentale et d'une branche subsidente (anticyclonique) océanique.